# Les menaces de l’Amiral

Le Réveil clandestin

juin 1941

Les déconvenues anglaises en Grèce et ailleurs ont permis aux hommes de Vichy de jeter le masque. Les récentes déclarations de l'amiral Darlan nous éclairent sur leurs secrètes tendances. On ne doit marquer aucune surprise : leur cœur fut toujours pour Hitler et Mussolini, devant lesquels ils n'ont cessé de baver d'admiration.

Désormais Laval ne sera plus seul dans la faveur du Führer ; un concurrent lui est né dans la personne de l'Amiral. Il est possible même que celui-ci cherche à se démontrer comme le véritable homme de la situation. Tout fait croire qu'à chacun de ses gestes publics il vise à prouver aux Allemands qu'il peut pour eux tout autant, sinon davantage que l'Auvergnat véreux. Il y a apparence aussi que les lauriers de son congénère Horthy l'empêchent de dormir. Pourquoi la France ne s'en remettrait-elle pas comme la Hongrie à un homme de la mer du soin de ses destinées ?

L'Amiral, quelque dépit qu'il en ait, est essentiellement un homme de l'« ancien régime » — celui d'hier, celui de la république des camarades ! Toute sa carrière s'est faite sous l'égide d'amitiés politiciennes savamment aménagées par un père qui était du bâtiment — du Palais-Bourbon, voulons-nous dire —, et cultivées avec application par un fils dont les talents comme intrigant sont plus connus que ses mérites de navigateur. Ce grand marin semble s'être toujours senti mieux à l'aise dans les eaux basses du Parlement qu'en haute mer.

Le papa, originaire du Lot-et-Garonne, avait été vaguement ministre dans un cabinet de la fin de l'autre siècle. Comme tel, il avait facilité les débuts d'un autre cadet de Gascogne, dont le nom devait marquer davantage dans la chronique de la Troisième République, l'illustre Georges Leygues. Celui-ci devenu un grand personnage devait à son tour reporter les bons procédés de Darlan père sur sa descendance. Besogne qui lui fut d'autant plus aisée qu'il fut dix ans ministre inamovible de la Marine, et dans ce temps précis où la carrière du jeune François Darlan avait le plus besoin d'appuis autorisés. Et voilà comment ce futur amiral put gravir lestement les échelons de la hiérarchie à la barbe de camarades plus aptes ou mieux notés. Leygues mourut toutefois avant de l'avoir installé au poste suprême de l'Amirauté. Cette disparition ne devait pas cependant stopper l'ascension de l'actuel grand maître de la flotte française. Dans le voisinage de Leygues, il avait noué d'utiles relations parlementaires. Campinchi, le ministre de la marine du Front populaire, devait lui continuer la même scandaleuse faveur. Et c'est de Blum qu'il reçut l'ultime promotion. Par ce raccourci sur les états de service de l'Amiral, l'homme qui n'a pas connu la défaite, comme disent les plumitifs à gages de Vichy, on verra qu'il est tout à fait fondé à déplorer les pratiques fâcheuses des gouvernements d'hier.

Nous ne serions pas complets si nous n'ajoutions que le principal patron de l'Amiral, le célèbre Georges Leygues, s'était acquis une renommée universelle comme trafiquant de la Légion d'Honneur. On l'avait vu distribuer successivement toutes les dignités de l'Ordre à un propriétaire de grands magasins du nom de Chauchard, sous réserve de figurer pour une coquette somme dans le testament dudit ! L'affaire est surabondamment connue, et mériterait d'être rappelée chaque fois que l'Amiral se risquerait à jouer les Caton.

Que cet amiral politicien rêve aujourd'hui d'un proconsulat sous la tutelle de Hitler, c'est assez dans la logique de son personnage. Il ne regarde pas trop aux parrainages.

Aujourd'hui donc, l'amiral Darlan s'érige en justicier, et entreprend de mettre au compte de l'Angleterre, l'entrée en guerre de la France, et la défaite qui s'en est suivie. Il ne veut pas que la France soit demain réduite, dans le cas d'une victoire anglo-saxonne, au rôle misérable d'un dominion. Selon son dire, la France dans ces dernières années était tenue par l'Angleterre dans un vasselage intolérable. Mais qui plus que l'Amiral se félicitait alors de cette dépendance ? L'aura-t-on assez entendue, au temps de l'affaire espagnole, l'antienne : « Nous interviendrions bien, mais les Anglais ne veulent pas ! » La «

perfide Albion » était alors un excellent alibi. L'Amiral et ses pareils étaient bien contents de se justifier par la carence anglaise.

Tout semble être mis en œuvre pour préparer le peuple français à l'idée d'une intervention — peut-être partielle, limitée à certaines armes, telles la marine et l'aviation — contre l'alliée d'hier. C'est sans doute là le prix exigé à Berchtesgaden comme gage de la ferme volonté de Vichy de s'intégrer à l'« ordre nouveau ».

A.

Bibliothèque anarchiste

Le Réveil clandestin
Les menaces de l'Amiral
juin 1941

extrait le 10 novembre 2026 d'*Archives autonomies*, tiré du n°18 du *Réveil clandestin*

**bibliotheque-anarchiste.com**